

« L'invasion totale de l'Ukraine n'est pas l'hypothèse la plus crédible »
ENTRETIEN. La spécialiste des questions militaires Isabelle Facon analyse la percée de Moscou dans les armes nouvelles et sa capacité à envahir l'Ukraine.



Le président russe Vladimir Poutine assiste à des exercices militaires dans la mer Noire le 9 janvier 2020.

© ALEXEI DRUZHININ / RUSSIAN PRESI / ANADOLU AGENCY / Anadolu Agency via AFP



Par Marc Nexon Publié le 10/12/2021 à 10h00

Il n'a que ces mots à la bouche, « Zircon », « Avangard », « Kinjal ». Pas une allocution télévisée, une interview ou un discours devant les députés sans qu'il vante les mérites de ses armes « invincibles ». Vladimir Poutine aime les missiles. Encore davantage depuis qu'il prétend disposer d'engins hypersoniques indétectables, capables de voler à neuf fois la vitesse du son et dotés d'un rayon d'action de 1 000 kilomètres. Le mois dernier, l'un d'eux, le Zircon, aurait effectué avec succès ses essais en mer Blanche et devrait équiper les forces navales en 2022. Un message adressé à l'Otan, accusée de vouloir installer des batteries de missiles en Ukraine. Sauf qu'il n'en a jamais été question. Qu'importe, Poutine menace : « Que devons-nous faire dans un tel scénario ? Nous allons mettre en place un système similaire et nous pouvons le faire maintenant. » Cinq minutes suffisent pour « atteindre certaines cibles », précise-t-il. Reste à savoir si l'entretien vidéo entre Poutine et Biden organisé le 8 décembre permettra d'apaiser les tensions. Chacun a fait valoir son point de vue. Le chef du Kremlin a rappelé sa « ligne rouge » et son hostilité à l'intégration de l'Ukraine au sein de l'Alliance atlantique. Le président américain a, lui, évoqué le déclenchement de sanctions économiques « jamais vues » à l'encontre de Moscou en cas d'invasion de l'Ukraine par la Russie. Pour l'heure, plus de 100 000 soldats russes demeurent massés à la frontière ukrainienne. Directrice adjointe de la Fondation pour la recherche stratégique et professeure à l'École polytechnique, la spécialiste des questions militaires russes Isabelle Facon analyse les forces et les faiblesses de l'armée russe.

Le Point : Poutine ne cesse d'évoquer « les armes invincibles » dont son pays dispose. Que faut-il en penser ?

Isabelle Facon : Parmi ces armes, plusieurs sont encore au stade de développement. C'est le cas du drone sous-marin Poséidon ou du missile de croisière à propulsion nucléaire Bourestvnik. Ce dernier a même été impliqué dans un accident en 2019, avec la mort de plusieurs spécialistes russes. S'agissant des missiles hypersoniques, Américains, Chinois et Russes se tiennent dans un mouchoir de poche, même si les solutions technologiques ne sont pas forcément les mêmes. Si Poutine en parle autant, c'est parce que cela est censé signer l'excellence technologique russe alors que la Russie accuse des retards dans d'autres domaines technologiques militaires.

Pourtant, les responsables de l'armée américaine expliquent que leur propre missile hypersonique ne sera en service qu'en 2024...

Si les succès russes étaient avérés, deux ou trois ans ne constitueraient pas véritablement un fossé en matière de développement d'armements. D'autant que les Américains, sous l'administration précédente,

avaient déclaré que les Russes ne devaient leur succès qu'à leur espionnage des capacités américaines. Méfions-nous des effets d'annonce.

Comment la modernisation de l'armée russe s'est-elle traduite ?

Le travail de modernisation entamé en 2008 a indéniablement eu des effets positifs. On partait de loin avec une armée dans un état déplorable. Mais, quand on consacre chaque année à sa défense entre 3,5 et 5 % du PIB, les résultats tombent. Sachant qu'il s'agit d'une haute priorité politique du Kremlin, soutenue vaillamment par Poutine. Toutes les composantes ont bénéficié de cet effort, en particulier au niveau du rééquipement, y compris les forces spéciales dont le volume a doublé et qui sont quasiment entièrement professionnelles.

Quels sont les atouts de l'armée russe ?

L'un des atouts de cette armée, c'est son volume d'entraînement, sur son territoire et aux côtés de différents partenaires, et son expérience au combat. Une très grande partie du personnel de commandement a séjourné en Syrie. Ils ont aussi beaucoup corrigé un de leurs points faibles, l'interarmement, autrement dit la mise en commun des procédures au sein des différentes armes.

Autre élément, la professionnalisation de l'armée. Le processus a été lent, mais aujourd'hui le nombre de professionnels et de contractuels dépasse celui des conscrits. Par ailleurs, les conscrits autrefois maltraités ont vu leurs conditions de service s'améliorer, même s'il reste des problèmes.

Quelles sont les difficultés que rencontre encore l'armée russe ?

Des problèmes demeurent, par exemple, dans la marine. Elle manque de bâtiments de surface de haute mer. La rupture des liens avec les chantiers ukrainiens n'a pas aidé, alors ils construisent des plateformes de plus petite taille, des frégates ou des corvettes qu'ils équipent de missiles Kalibr à longue portée qu'ils peuvent lancer à partir de leurs différentes emprises navales ou de leur base de Tartous, en Syrie.

Ils accusent du retard dans d'autres domaines. Certains programmes sont régulièrement reportés. On ne parle plus beaucoup de la construction d'un nouveau porte-avions, les projets de bombardier et de blindés de nouvelle génération sont reportés au profit de la modernisation de plateformes existantes. Ils savent aussi qu'ils auraient du mal à soutenir une guerre contre l'Otan, surtout si les Américains sont engagés et si le conflit dure. C'est la raison pour laquelle ils se placent dans une logique asymétrique. Ils se dotent d'un avantage militaire localisé dans les zones les plus sensibles pour l'Otan : Baltique, mer Noire, Grand Nord. La guerre électronique fait aussi partie de cette stratégie. Ils ont compris que la vulnérabilité des armées occidentales pouvait venir des systèmes de communication et de la numérisation croissante, alors ils nous mettent régulièrement à l'épreuve sur ces aspects.

Comment parviennent-ils à s'impliquer sur les théâtres extérieurs ?

Ils dosent leurs efforts. On a bien vu qu'en Syrie ils engageaient un minimum de troupes au sol, quitte à s'appuyer sur des compagnies militaires privées comme Wagner. Ils font preuve d'un grand pragmatisme. Ils font avec ce qu'ils ont et, en même temps, ils ne s'interdisent rien. Cela complique le décryptage de leur doctrine opérationnelle.

Ont-ils les moyens d'envahir l'Ukraine ?

Une invasion totale du pays ne me paraît pas l'hypothèse la plus crédible, même si l'affaire de l'annexion de la Crimée doit nous inciter à rester prudents. Si c'était le cas, on pourrait s'interroger sur la solidité de leur chaîne logistique, car s'installer durablement dans un pays exige des moyens considérables. Surtout, l'armée russe ne serait pas la bienvenue et ferait face à des unités de défense territoriale très motivées et à une armée ukrainienne qui s'est renforcée au cours des dernières années.

La destruction d'un satellite par la Russie marque-t-elle une nouvelle étape ?

Il faut replacer cet événement dans son contexte. D'abord, les États-Unis, la Chine et même l'Inde savent aussi détruire des satellites dans l'espace. À travers cette démonstration, les Russes visent peut-être surtout à améliorer leur position dans les négociations avec les États-Unis sur la stabilité stratégique, décidées après la rencontre Biden-Poutine d'Helsinki en juin dernier. En réalité, ils souhaitent depuis longtemps ouvrir des négociations sur la non-arsenalisation de l'espace. Ils l'ont proposé aussi dans une initiative conjointe avec la Chine, sans résultat. Ils se tournent maintenant vers les Américains en disant : « Regardez ce que l'on sait faire et revenons à la table des discussions. »